VI

POUR MIEUX COMPRENDRE LA NOTION D'*IMITATIO/AEMVLATIO* À PARTIR D'UN EXEMPLE SIGNIFICATIF : SUR QUELQUES ÉVOCATIONS DE L'ETNA DANS LA POÉSIE LATINE, DE LUCRÈCE À CLAUDIEN

par Albert FOULON
Maître de Conférences à l'Université de Rennes II

SOMMAIRE. — *Beaucoup plus que le Vésuve, l'Etna a inspiré des évocations plus ou moins détaillées aux poètes grecs, mais surtout aux poètes latins : en effet, si l'on met à part la très expressive description du volcan dans la* Première Pythique *de Pindare, et celle, déjà moins développée, dans le* Prométhée enchaîné *d'Eschyle, on doit se contenter chez les Alexandrins de quelques allusions chez Callimaque et Théocrite ; en revanche, les poètes latins offrent un nombre relativement important de références, d'ailleurs plus ou moins étendues, à l'Etna : négligeant les évocations trop succinctes ou trop vagues, nous n'avons retenu, pour les confronter entre elles, que les descriptions un peu étoffées produites par Lucrèce, Virgile, Ovide, Silius Italicus et Claudien. En s'inspirant d'abord de leurs modèles grecs, mais aussi, du moins à partir de Virgile, de tous leurs prédécesseurs latins, les cinq poètes ont largement développé l'aspect descriptif et, sans éliminer complètement la dimension mythologique liée au volcan, ils ont parfois tenté de proposer une ou plusieurs explications sinon scientifiques, du moins aussi rationnelles que possible, des phénomènes volcaniques. C'est dans la poésie latine aussi que l'Etna devient, ce qu'il n'était pas dans la poésie grecque, le prototype du* locus horrendus, *antithèse exacte du* locus amoenus *bien connu, un site à la fois repoussant et malgré tout fascinant, à cause du caractère imprévisible de ses colères et surtout en raison des liens maléfiques qu'il entretient avec le monde infernal.*

EPITOME. — *Vt Aetnaeum montem potius quam Vesuuium accuratius depingerent cum poetae Graeci tum Latini impulsi sunt. Nam ut omittamus quomodo Pindarus in primo carmine* Pythiorum *praeclaram aut Aeschylus in* Prometheo uincto *breuiorem montis effigiem expresserint, apud Alexandrinos uix quaedam eius mentio inueniri potest in Callimacho et Theocrito. At contra apud poetas latinos hic mons saepius occurrit modo longius modo breuius. Locos igitur angustiores uel ad rem parum congruentes parui facientes, tantum has descriptiones satis amplas seposuimus quas Lucretius Vergilius Ouidius Silius Italicus Claudianusque pepigerunt, ut eas inter se conferremus. Quinque hi poetae, cum primum a Graecis exemplis, sed etiam, post Vergilium, ab omnibus Latinis superioribus quasdam res mutuarentur, descriptionem locorum multum amplificauerunt et, quamquam fabulas quae ad igneum montem pertinerent non praeterierunt, nonnumquam naturam ignium erumpentium enodare conati sunt. Quin*

etiam apud poetas Latinos mons Aetnaeus hanc speciem loci horrendi consequitur quam apud Graecos non erat adeptus, dico plane contrariam loco amoeno, id est speciem loci horrendi et simul blanditiis pleni propter eius iras repentinas et praecipue ob nocentes similitudines cum rebus subterraneis.

Si le Vésuve a trouvé en Pline le Jeune, dans les célèbres lettres 16 et 20 du livre VI des *Epistulae*, un témoin de premier ordre pour décrire, avec le talent que l'on sait, les différentes phases de l'éruption d'août 79, il n'a guère retenu l'attention des poètes latins, puisque seuls l'évoquent, plutôt isolés, Stace (« le sommet du Vésuve et la tempête de feu de la terrible montagne » [1]) en *Silves* III, 5, 72-73 et Silius Italicus, qui introduit d'ailleurs une comparaison du Vésuve avec l'Etna : « on lui montre la chaîne du Vésuve, et sur l'extrême sommet, des rocs que rongent les flammes, la montagne jonchée alentour d'éboulements, et ces blocs qui, pour tuer, rivalisent avec l'Etna [2] », en *Punica* XII, 152-154.

L'Etna, en revanche, se révèle bien présent dans la poésie latine de Lucrèce à Claudien, et les descriptions produites par les poètes latins s'inspirent largement des évocations du volcan proposées dans la poésie grecque, avant tout par Pindare et Eschyle, et quelques brèves mentions chez les Alexandrins.

La première description de l'Etna apparaît au v^e^ siècle avant J.-C., dans la *Première Pythique* de Pindare, qui met sous les yeux du lecteur, avec une expressivité remarquable, le spectacle du volcan en éruption, celle-ci étant attribuée au monstre captif enseveli sous sa cime. Voici le texte pindarique, que nous comparerons ultérieurement avec son imitation virgilienne : « il frémit aussi, celui qui gît dans le Tartare affreux, l'ennemi des dieux, Typhon aux cent têtes... et la colonne du ciel le maîtrise, l'Etna couvert de neige, qui toute l'année nourrit la glace piquante. Du mont sortent, vomies par ses abîmes, les sources les plus pures du feu inabordable, et pendant le jour, ces torrents répandent un flot de fumée ardente ; mais, dans les ténèbres, une flamme rouge roule et entraîne jusqu'aux profondeurs de la plaine marine des blocs de roche, avec fracas. Celui qui fait jaillir ces épouvantables jets d'Héphaïstos, c'est ce monstre. Prodige merveilleux à voir ; émerveillement aussi, pour ceux à qui des témoins le racontent, que la fureur de ce captif, qui gît ainsi entre les cimes aux noirs feuillages de l'Etna et le sol, le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose » (Pindare, *Première Pythique*, 17-31). On remarquera combien ce texte de Pindare combine habilement l'aspect purement descriptif et l'explication mythologique, une double composante que l'on retrouve dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, peut-être influencé par son illustre contemporain, puisque la critique s'accorde généralement pour dater la tragédie d'Eschyle postérieurement à la *Première Pythique* de Pindare,

1. Stace, *Silves* III, 5, 72-73 : *Vesuuius apex et flammea diri montis hiems*.
2. Silius Italicus, *Punica* XII, 152-154 :
Monstrantur Vesuuia iuga atque in uertice summo
depasti flammis scopuli stratusque ruina
mons circum atque Aetnae fatis certantia saxa.

mais Eschyle accorde une place prépondérante à la mythologie, et réduit donc sensiblement la description proprement dite : « et maintenant, corps étalé inerte, Typhée, monstre terrible aux cent têtes, gît près d'un détroit marin, comprimé par les racines de l'Etna, tandis qu'au haut de ces cimes, Héphaïstos installé frappe le fer en fusion. C'est de là qu'un jour jailliront des torrents de feu, qui iront dévorer de leurs dents sauvages les guérets féconds des plaines de Sicile — si puissant sera le courroux bouillonnant que, dans les traits brûlants d'une insatiable tempête de feu, Typhée exhalera encore, tout carbonisé par la foudre de Zeus » (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 363-372).

Deux allusions seulement à l'Etna chez Callimaque, toutes deux assez brèves, dont seule celle de l'*Hymne à Délos* vaut d'être citée : « ainsi, lorsque tremblent les cavernes de l'Etna fumant, quand se retourne sur son flanc, au sein de la terre, le géant Briarée, et que la fournaise frémit toute, et les ouvrages de la forge, sous les tenailles d'Héphaïstos » (Callimaque, *Hymne à Délos*, 141-143). Les mentions de l'Etna chez Théocrite, pourtant originaire de Sicile, ne méritent pas de retenir l'attention, puisque même dans l'idylle XI (le Cyclope), le poète de Syracuse se borne, aux vers 47-48, à une description bien conventionnelle de « l'Etna couvert d'arbres et de sa blanche neige » qui peut s'appliquer à n'importe quelle montagne, dans la mesure où elle ne fait pas la moindre allusion à son caractère volcanique.

Ainsi, en dehors de Pindare et d'Eschyle, l'Etna n'a pas vraiment inspiré la poésie grecque, alors que la poésie latine fournit un nombre relativement important de citations, plus ou moins étendues, relatives au volcan sicilien : Lucrèce, Virgile, le *Panégyrique de Messalla*, Properce, Ovide, Gratius, Lucain, Pétrone (dans le poème sur la guerre civile extrait du *Satiricon*), Stace, Silius Italicus, Claudien l'ont au moins mentionné et parfois décrit, et nous ne prétendons pas dresser un catalogue exhaustif, d'autant que nous ne faisons entrer qu' incidemment dans le cadre de notre étude, du fait de sa longueur (644 vers) et surtout de son caractère assez peu descriptif, le poème sur l'*Etna*, d'auteur et d'époque inconnus, mais nous ne pouvons ni ne voulons ici entrer dans le détail de cette *uexata quaestio* [3] ; négligeant délibérément les évocations trop succinctes, se limitant bien souvent à la seule dénomination de la montagne, au mieux accompagnée d'un déterminant très général (la flamme, la foudre, la roche) trop brèves pour se prêter à l'analyse, nous ne retiendrons, pour les confronter entre elles, que les cinq descriptions un peu étendues (allant de 12 vers pour la plus courte à 25 vers pour la plus longue) du volcan produites par Lucrèce (*De rerum natura* VI, 680-702), Virgile (*Enéide* III, 570-587), Ovide (*Métamorphoses* XV, 340-355), Silius Italicus (*Punica* XIV, 58-69), Claudien (*Rapt de Proserpine* I, 153-178), cinq textes hexamétriques appartenant au genre didactique (Lucrèce, Ovide) ou épique (Virgile, Silius Italicus, Claudien) que nous compléterons au besoin par

3. Sur l'auteur et l'œuvre, on consultera avec profit l'édition publiée en 1923 par J. Vessereau dans la C.U.F., toujours utile, notamment pour son appendice de quarante pages (p. 45-82) sur les *auctores et imitatores*, et l'article plus récent de J. Richmond, *Recent work on the* Appendix Vergiliana IX Aetna, p. 1130-1133, dans *A.N.R.W.*, II, 31, 2, 1981.

d'autres passages, eux aussi relatifs à l'Etna, de l'œuvre des poètes que nous avons choisi de comparer.

La confrontation des textes poétiques relatifs à l'Etna nous est suggérée, dès l'Antiquité, par Aulu-Gelle (*Nuits Attiques* XVII, 10) et, à sa suite, par Macrobe (*Saturnales* V, 17), qui procèdent déjà tous deux à un parallèle entre Virgile et Pindare ; et, avant eux, Sénèque (*Ad Lucilium*, 79), sans entrer dans le détail comme ils le feront, étend le parallèle à Ovide et à Cornélius Sévérus [4] — poète épique du premier siècle, auteur d'un *Bellum Siculum* aujourd'hui perdu où devait figurer une description de l'Etna —, tout en se livrant à des considérations esthétiques qui permettent, à notre avis, de mieux saisir l'idée que les Anciens se faisaient de la *mimesis*, et ce à partir d'un exemple que nous estimons très significatif, puisqu'il présente la particularité de couvrir plus de huit siècles de littérature gréco-latine de Pindare à Claudien, alors que les études sur l'imitation portent en général sur un champ chronologique beaucoup plus restreint.

Fasciné, comme tant de ses contemporains, par celle qu'il nomme « la haute, la très illustre montagne de Sicile [5] » (*Ad Lucilium*, 51, 1), Sénèque demande à Lucilius devenu procurateur de la province de « faire en son honneur l'ascension de l'Etna [6] », d'autant, écrit-il à son ami, « qu'il y a fort à parier que tu vas faire dans le poème que tu médites — qui, soit dit en passant, n'est sans doute pas le poème sur l'Etna, même si celui-ci a parfois été attribué à l'ami de Sénèque — une description de l'Etna, aborder une matière qui attire tous les poètes [7] » ; et Sénèque poursuit ainsi sa réflexion : « Ovide l'a traitée, sans se laisser arrêter par la réalisation de Virgile ; Cornélius Sévérus n'a pas reculé à son tour devant ces deux noms. Au surplus, le sujet a porté bonheur à tous ceux qu'il a tentés, et les premiers qui étaient venus n'ont pas accaparé ce qu'on en pouvait dire, mais ouvert une mine [8] ». Et Sénèque d'analyser ensuite, avec beaucoup de finesse littéraire, ce qui fait à la fois la complexité et la richesse de l'imitation : « la différence est grande entre une matière usée et une matière déjà travaillée par d'autres : celle-ci s'enrichit de jour en jour et les inventions anciennes ne sont pas une gêne à qui est fait pour inventer. D'autre part, le mieux avantagé, c'est le dernier venu. Il trouve tout prêt un fonds d'expressions qui, différemment agencées, offrent une physionomie nouvelle. Ce n'est point là mettre la main sur le bien d'autrui : car elles sont du domaine public [9] » (Sénèque, *Ad Lucilium*, 79, 6).

4. Pour plus de détails sur Cornelius Severus, on pourra consulter H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, Paris, Klincksieck, tome II, p. 61-64, et L. Duret, *Dans l'ombre des plus grands*, I, p. 1492-1496, dans *A.N.R.W.*, II, 70, 3, 1983.

5. Sénèque, *Ad Luc.* 51, 1 : *editum illum ac nobilissimum Siciliae montem.*

6. Sénèque, *Ad Luc.* 79, 2 : *ut in honorem meum Aetnam quoque ascendas.*

7. Sénèque, *Ad Luc.* 79, 5 : *quid tibi do ne Aetnam describas in tuo carmine, ne hunc sollemnem omnibus poetis locum adtingas ?*

8. Sénèque, *Ad Luc.* 79, 5 : *quem quo minus Ouidius tractaret, nihil obstitit quod iam Vergilius impleuerat : ne Seuerum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus praeterea feliciter hic locus se dedit et qui praecesserant, non praeripuisse mihi uidentur quae dici poterant, sed aperuisse.*

9. Sénèque, *Ad Luc.* 79, 6 : *et multum interest utrum ad consumptam materiam an ad subactam accedas : crescit haec in dies et in uenturis inuenta non obstant. Praeterea condicio optima est ultimi : parata uerba inuenit, quae aliter instructa nouam faciem habent. Nec illis manus inicit tanquam alienis : sunt enim publica.*

Comme le remarque fort justement A. Thill, « l'imitation littéraire à Rome se présente comme une évidence et la nouveauté des poètes latins n'est jamais qu'une nouveauté relative [10] » : ceux-ci privilégient toujours l'originalité dans la manière plutôt que dans la matière, ce qui n'exclut pas du reste l'emprunt littéral considéré en ce cas comme un hommage au modèle, ce que Sénèque nous semble avoir bien formulé par « un fonds d'expressions qui, différemment agencées, offrent une physionomie nouvelle » ; c'est ainsi que pour évoquer l'Etna, Lucrèce s'est inspiré de Pindare, Virgile de Pindare et aussi de Lucrèce, Ovide de Lucrèce, Silius Italicus de Virgile, Claudien contaminant à la fois Pindare, Lucrèce, Virgile, Silius Italicus et peut-être Ovide ; dans notre confrontation des cinq auteurs, nous nous attacherons à relever les similitudes de fond et/ou de forme, les emprunts assurés ou probables, les multiples interférences d'un poète à l'autre, l'ordre de présentation des éléments descriptifs, par lequel chaque écrivain affirme une part d'originalité qui varie notablement d'une œuvre à l'autre.

Lorsque Lucrèce introduit le thème de l'Etna dans la poésie latine, son dessein, comme il l'affirme à plusieurs reprises sans la moindre ambiguïté, n'est pas tant de décrire que d'expliquer les phénomènes volcaniques que les poètes grecs, nous l'avons vu, s'étaient contenté de dépeindre et d'interpréter en se référant uniquement à la mythologie ; les descriptions lucrétiennes, bien que limitées à quelques vers, ne manquent cependant ni de précision ni de souffle : au livre I, glorifiant la mémoire d'Empédocle, originaire de Sicile et victime légendaire du volcan, Lucrèce évoque, en trois vers puissamment suggestifs, « les grondements de l'Etna (qui) menacent d'un nouveau réveil de sa colère, d'une nouvelle éruption dont la violence vomirait le feu de ses bouches et porterait encore jusqu'au ciel les éclairs de sa flamme [11] » (*DRN* I, 722-725). Malgré la brièveté de ce développement qui ne compte que trois vers, on peut apprécier l'expressivité des termes employés *Aetnaea minantur murmura* (722-723), *flammarum iras* (723), *eruptos ignis* (724), *uis uomat* (724), *flammai fulgura* (725), que renforcent les allitérations. Au livre VI, dans un développement spécifiquement consacré au volcan (680-702) et annoncé comme tel dès les vers 639-641 par le poète lui-même — « maintenant, comment se fait-il que par les bouches du mont Etna s'exhalent parfois de tels tourbillons de feu, c'est ce que je vais expliquer [12] » (*DRN* VI, 639-641) —, la description se borne aussi à quelques vers : « le vent projette donc la flamme au loin, au loin disperse la

10. A. Thill, Alter ab illo. *Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne*, Paris, 1979, p. 1.

11. *DRN* I, 722-725 :

et hic Aetnea minantur
murmura flammarum rursum se colligere iras,
faucibus eruptos iterum uis ut uomat ignis
ad caelumque ferat flammai fulgura rursum.

12. *DRN* VI, 639-641 :

nunc ratio quae sit, per fauces montis ut Aetnae
expirent ignes interdum turbine tanto,
expediam.

cendre, roule d'épais torrents d'une fumée noire, et lance en même temps des pierres d'un poids prodigieux [13] » (*DRN* VI, 690-692), ou encore : « le vent s'échappe ensuite en soufflant, et c'est ainsi qu'il projette des flammes, lance en l'air des rochers et soulève des nuages de sable [14] » (*DRN* VI, 699-700) ; cinq vers seulement, mais suffisamment descriptifs pour retenir l'attention, d'autant qu'ils ont sans nul doute suscité l'*aemulatio* virgilienne : on remarquera une fois encore la précision du vocabulaire, qu'il s'agisse des substantifs parfois accompagnés d'adjectifs : *ardorem* (690), *fauillam* (690), *crassa caligine* (691), *fumum* (691), *mirando pondere saxa* (692), *arenae nimbos* (700) ou des verbes *uoluit* (691), *extrudit* (692), et surtout les quatre infinitifs *efflare* (699), *extollere* (699), *subiectare* (700), *tollere* (700) ; dans les vers 701- 702, Lucrèce pousse même le souci de précision au point d'expliciter le terme d'origine grecque *crateres* (701) en ayant recours à ses équivalents latins *fauces et ora* (702) : « car la cime de la montagne forme ce qu'ils appellent là-bas des cratères, et que nous autres nous nommons des gorges et des bouches [15] » (*DRN* VI, 701-702).

Peu de souci du pittoresque dans la description lucrétienne, qui se veut avant tout scientifique, et c'est aussi, curieusement, car il est en général friand de descriptions, le point de vue scientifique qu'adopte Ovide en *Métamorphoses* XV (340-355), où le discours de Pythagore reprend en partie le raisonnement lucrétien et même l'élargit, puisque trois explications, au lieu de deux chez Lucrèce, sont proposées : « si la terre est un animal vivant [16] » (342), « si des vents impalpables sont emprisonnés dans ses antres profonds [17] » (346), « si c'est du bitume qui s'embrase brusquement ou du souffre dont la jaune substance brûle en dégageant une légère fumée [18] » (350) ; mais Ovide se montre encore moins descriptif que Lucrèce, puisqu'à vrai dire seul le vers liminaire (340) peut être qualifié de descriptif : « l'Etna qui cache un brasier dans ses fournaises de souffre [19] » (*Métamorphoses* XV, 340).

Le poète se révèle un peu plus sensible à l'aspect descriptif dans les deux distiques qu'il consacre à l'Etna aux livres I et VI des *Fastes*, et qui comportent tous deux la mention du Géant — pour Ovide, il s'agit de Typhée — enseveli sous l'Etna : « chaque fois qu'il projette ses fumées, on croirait entendre le souffle de Typhée, et voir un vif éclair jaillir des feux de

13. *DRN* VI, 690-692 :
fert itaque ardorem longe longeque fauillam
differt, et crassa uoluit caligine fumum,
extruditque simul mirando pondere saxa.
14. *DRN* VI, 699-700 :
atque efflare foras ideoque extollere flammam,
saxaque subiectare et arenae tollere nimbos.
15. *DRN* VI, 701-702 :
in summo sunt uertice crateres, ut ipsi
nominitant, nos quod fauces perhibemus et ora.
16. *siue est animal tellus et uiuit.*
17. *siue leues imis uenti cohibentur in antris.*
18. *siue bitumineae rapiunt incendia uires*
luteaue exiguis ardescunt sulphura fumis.
19. *quae sulphureis ardet fornacibus, Aetna.*

l'Etna [20] » (*Fastes* I, 573-574) ou encore : « de toute sa hauteur, l'Etna pèse sur la tête du monstrueux Typhée, qui, par les feux qu'il vomit, brûle la terre [21] » (*Fastes* IV, 491-492).

C'était déjà l'Etna typhéen que mentionnait Sapho, dans l'*Héroïde* XV pour exprimer sa brûlante passion pour Phaon : « Phaon habite les campagnes lointaines de l'Etna typhiéen : moi, une ardeur me possède, non moindre que le feu de l'Etna [22] » (*Héroïdes* XV , 11-12).

Aucune allusion à l'Etna dans les autres œuvres d'Ovide, dont on ne peut pas dire que le volcan l'ait véritablement inspiré ; sans doute peut-on penser d'ailleurs que le genre didactique se prêtait peut-être moins bien que le genre épique à l'expression de tous les mystères entourant le volcan sicilien ; en tout cas Virgile, Silius Italicus et Claudien ont proposé, à l'instar de Pindare et d'Eschyle, des descriptions fort détaillées de l'Etna, presque toujours en lien étroit avec la mythologie, puisque le volcan représente, alternativement et parfois simultanément, le site des forges d'Héphaïstos-Vulcain où s'affairent les Cyclopes, ou encore le tombeau d'un des Géants, dont le nom seul (Typhée ou Encelade) diffère selon les auteurs, et devient, ce qu'il n'était pas dans la poésie grecque, le prototype du *locus horrendus*, exacte antithèse du *locus amoenus* bien connu, un site à la fois repoussant et malgré tout fascinant, à cause du caractère imprévisible de ses colères et aussi des liens maléfiques qu'il entretient avec le monde infernal.

Avant de produire la description relativement étoffée (18 vers) du chant III de l'*Enéide* (570-587), Virgile, en guise de prélude, a consacré à l'Etna les vers 471-473 du livre I des *Géorgiques* : « que de fois nous avons vu l'Etna bouillonnant déborder sur les champs des Cyclopes après avoir brisé ses fournaises, rouler des globes de feu et des roches en fusion [23] » (*Géorgiques* I, 471-473). Ces trois vers trahissent indéniablement l'influence de Lucrèce, ne serait-ce que dans la reprise de termes qui, même employés dans un autre contexte que celui du *De rerum natura* VI, 680-702, sont néanmoins lucrétiens : *efferuere* (471 et *DRN* II, 928), *fornacibus* (472 et *DRN* VI, 681), *globos* (473 et *DRN* IV, 119, V, 69, 472, 665, 720, 722), *undantem* (472) à rapprocher de *ignis abundare Aetnaeus* (*DRN* VI, 669).

Plusieurs de ces termes seront d'ailleurs repris dans la description du chant III de l'*Enéide* où Virgile, combinant à la fois Lucrèce et Pindare,

20. *Fastes* I, 573-574 :
quas quotiens proflat, spirare Typhoea credas
et rapidum Aetnaeo fulgur ab igne iaci.
21. *Fastes* IV, 491-492 :
alta iacet uasti super ora Typhoeos Aetne,
cuius anhelatis ignibus ardet humus.
22. *Héroïdes* XV, 11-12 :
arva Phaon celebrat diuersa Thyphoïdos Aetnae ;
me calor Aetnaeo non minor igne tenet.
23. *Géorgiques* I, 471-473 :
Quotiens Cyclopum efferuere in agros
uidimus undantem ruptis fornacibus Aetnam
flammarumque globos liquefactaque uoluere saxa.

s'efforce de rendre, avec un sens du pittoresque qui n'exclut pas l'exactitude, les diverses phases d'une éruption : « mais, tout près, l'Etna fait retentir le tonnerre d'écroulements affreux, parfois il projette vers l'éther un nuage noir où tournoient des fumées de poix, des cendres ardentes, il pousse des boules de flammes et lèche les étoiles ; parfois dans un hoquet il fait monter des rochers, entrailles qu'il arrache à la montagne, il amoncelle en gémissant sous le ciel des pierres en fusion, déborde et bouillonne du fond de son abîme [24] » (*Aen.* III, 571-577), sept vers (contre trois en *Géorgiques* I) dont le vocabulaire se révèle à la fois précis et étonnamment juste : on remarquera tout spécialement la progression introduite par les verbes *tonat* (571), encore très général, cependant que *prorumpit* (572) suggère le début de la phase éruptive, *attollit (globos)* (574) dépeint la coulée en marche, *lambit (sidera)* (574) souligne l'ampleur du phénomène vu de nuit, *glomerat (liquefacta saxa)* (577) traduit la progression de la lave en fusion, *exaestuat* (577) l'activité du cratère ; on appréciera comme il convient le choix judicieux des substantifs et des adjectifs *horrificis ruinis* (571), *globos flammarum* (574), *liquefacta saxa* (576), sans oublier *scopulos* (575) assimilé aux *auolsa uiscera montis* (575), choix particulièrement remarquable dans la peinture de la nuée ardente en 572-573 : *atram... nubem turbine fumantem piceo et candente fauilla*, deux vers pourtant critiqués par le philosophe Favorinus cité par Aulu-Gelle : « Favorinus disait qu'on ne pouvait expliquer ni même se représenter ce que Virgile a dit, qu'un nuage noir fumait d'un tourbillon de poix et de cendre incandescente ; en effet, ce qui est *candens* n'a pas coutume de fumer ni d'être noir ; à moins qu'il ait dit *candens* de façon vulgaire et impropre pour *feruente fauilla*, cendre brûlante et non pas ardente et rougeoyante, car *candens* est dérivé de *candor*, et non de *calor* [25] » (Aulu-Gelle, *Nuits Attiques* XVII, 10, 17-18).

Sans nous attarder davantage sur ce commentaire vétilleux, que Jacques Perret qualifie de véritable parti pris de dénigrement [26], par un critique soucieux d'affirmer la supériorité du modèle pindarique, comme c'est aussi le cas de Macrobe (*Saturnales* V, 17, 7-14) qui, une fois n'est pas coutume, juge lui aussi la description de Virgile inférieure à celle de Pindare, nous ferons observer que le poète latin n'a pas voulu donner une

24. *Enéide* III, 571-577 :
sed horrificis iuxta tonat Aetna ruinis,
interdumque atram prorumpit ad aethera nubem
turbine fumantem piceo et candente fauilla,
attollitque globos flammarum et sidera lambit,
interdum scopulos auolsaque uiscera montis
erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
cum gemitu glomerat fundoque exaestuat imo.

25. *Neque non id quoque inenarrabile esse ait et propemodum insensibile, quod nubem atram fumare dixit turbine piceo et fauilla candente. Non enim fumare, inquit, solent neque atra esse, quae sunt candentia ; nisi si candenti dixit peruulgate et improprie pro feruenti fauilla, non pro ignea et relucenti. Nam candens scilicet a candore dictum, non a calore.*

26. « Aulu-Gelle a donné de ces vers un commentaire singulier. Abstraction faite de son parti pris de dénigrement, il n'a pas compris que Virgile décrivait le phénomène tel qu'il peut être perçu la nuit par des nouveaux venus sans connaissance des lieux » (note p. 181, Virgile, *Enéide*, livres I-IV, texte établi et traduit par J. Perret, C.U.F., Paris, 1977).

description objective des phénomènes volcaniques, mais suggérer la peur des Troyens devant ces prodiges nocturnes (« cette nuit là, cachés dans les forêts, nous subissons de monstrueux prodiges, impuissants à voir d'où provient le fracas [27] » (*Aen.* III, 583-584)), attribués, si l'on se réfère à la légende, aux soubresauts du géant Encelade dont « on dit que le corps, à demi consumé par la foudre, est pressé sous cette masse ; l'énorme Etna qui pèse sur lui souffle au dehors la flamme qui fait éclater ses fournaises ; chaque fois que le géant retourne son flanc las, toute la Trinacrie tremble, gronde, couvre son ciel de fumée [28] » (*Aen.* III, 578-582). Ainsi Virgile parvient-il à prolonger sa description du volcan par une évocation mythologique qui, pour les anciens, fait à ce point partie intégrante de la plupart des peintures de l'Etna que l'auteur anonyme du *Poème sur l'Etna*, tout en affirmant réfuter les « fictions trompeuses des poètes » (*Etna*, 29), raconte néanmoins pendant plus de trente vers la guerre des Géants contre Jupiter, et termine son récit par l'ensevelissement d'Encelade : « puis, dans les gouffres de Trinacrie, Jupiter ensevelit sous l'Etna Encelade mourant ; celui-ci s'agite sous la masse pesante de la montagne et ses mouvements insolents font jaillir le feu de sa gorge [29] (*Etna*, 71-73).

La description de l'Etna dans les *Punica* de Silius Italicus (XIV, 58-69), même si elle ne fait pas appel à la mythologie, puisqu'ici Silius ne fait aucune allusion à Encelade — dont il fournit pourtant un peu plus loin dans ce même livre XIV une saisissante vision : « l'Etna aux pics escarpés, bûcher dressé sur Encelade qui halète [30] » —, est cependant influencée par celle de Virgile, mais Silius, plus précis que son modèle, distingue nettement les flancs et le sommet de la montagne : « quant à l'Etna, il éructe en sourdes plaintes son feu intérieur, et ses rochers en tremblent ; il imite en grondant la colère marine et fait tonner d'occultes craquements, sans répit, ni de jour ni de nuit. Comme issu de la noire source du Phlégéton, le torrent de flammes déborde et, en une tempête de poix, roule des pierres à demi consumées dans les cavernes en fusion. Mais bien qu'à l'intérieur bouillonne, en un vaste tourbillon de flammes, et, sans répit, se répande le feu né de ces profondeurs, la montagne à son sommet est blanche, et retient côte à côte (c'est merveille à le dire) les flammes et le gel ; une glace éternelle hérisse les rocs ardents ; debout au pic de la haute montagne

27. *Aen.* III, 583-584 :
noctem illam tecti siluis immania monstra
perferimus, nec quae sonitum det causa uidemus.
28. *Aen.* III, 578-582 :
fama est Enceladi semustum fulmine corpus
urgeri mole hac, ingentemque insuper Aetnam
impositam ruptis flammam exspirare caminis,
et, fessum quotiens mutet latus, intremere omnem
murmure Trinacriam et caelum subtexere fumo.
29. *Etna*, 71-73 :
gurgite Trinacrio morientem Juppiter Aetna
obruit Enceladon, uasto qui pondere montis
aestuat et petulans expirat faucibus ignem.
30. *Punica* XIV, 578-579 :
et ardua rupibus Aetne,
spirantis rogus Enceladi.

se tient l'hiver, et de la cendre noire couvre la neige qui s'échauffe [31] » (*Punica* XIV, 58-69).

À Virgile, et peut-être aussi à Lucrèce, directement ou indirectement par le canal virgilien, Silius emprunte plusieurs des verbes utilisés par celui-ci pour traduire l'activité volcanique de l'Etna : *eructat* (58), *eructans* (*Aen.* III, 577), *tonat* (60 et *Aen.* III, 571), *exaestuet* (65), *exaestuat* (*Aen.* III, 577), ce qui ne l'empêche pas d'introduire ici ou là une touche personnelle : c'est ainsi que *rotat* (63) caractérise bien le roulement des pierres sur elles-mêmes, *exundat* (62) et *profluat* (66) suggèrent parfaitement l'écoulement continu du torrent de lave, cependant qu'*horrent* (68) décrit avec bonheur les rochers brûlants figés sous l'effet du gel ; à Virgile, Silius emprunte aussi nombre de substantifs et d'adjectifs dont certains appartiennent à la description virgilienne de l'Etna : *gemitus* (59 et *Aen.* III, 576), *picea procella* (62), *turbine piceo* (*Aen.* III, 573), *semiambusta saxa* (63), *semustum corpus* (*Aen.* III, 578), *liquefactis cavernis* (63), *liquefacta saxa* (*Aen.* III, 576), et dont d'autres se retrouvent ailleurs dans l'œuvre de Virgile : *tremefactis cautibus* (58), *pelagi furorem* (59), *fonte atro* (61), *flammarum torrens* (62), *flammarum turbine* (64-65), sans oublier l'intervention personnelle du poète, *mirabile dictu* (66), dont Virgile offre une formulation identique en *Géorgiques* II, 30.

Mais la véritable originalité de Silius vis-à-vis de son modèle principal, c'est son évocation de l'Etna enneigé, qui semble bien s'inspirer directement de Pindare (« l'Etna couvert de neige, qui toute l'année nourrit la glace piquante », *Première Pythique*, 20-21), que Silius est le premier à introduire dans la poésie latine et dont Claudien saura se souvenir ; le contraste entre le feu et la glace se trouve ingénieusement rendu par une série de trois oxymores particulièrement expressifs : *flammis glaciem* (67), *calidam niuem* (69), *rigore / ardentes* (67-68) avec le rejet mettant en valeur *ardentes*, et quatre vers (66-69) suffisent à Silius pour suggérer cette singulière alliance d'éléments qui d'ordinaire s'opposent entre eux ; pour exprimer l'activité continue de ce volcan « sans repos nuit et jour », les nombreux enjambements — pratiquement chaque vers enjambe sur le suivant — confèrent au texte de Silius un souffle véritablement épique ; la volonté implicite d'*imitatio/aemulatio* avec Virgile explique sans doute ce que l'on peut appeler la surenchère silienne : en *Aen.* III, 555-556, Virgile mentionne « l'immense gémissement de la mer, ses grands coups sur les

31. *Punica* XIV, 58-69 :
Ast Aetna eructat tremefactis cautibus ignis
inclusi gemitus, pelagique imitata furorem
murmure per caecos tonat irrequieta fragores
nocte dieque simul. Fonte e Phlegethontis ut atro
flammarum exundat torrens piceaque procella
semiambusta rotat liquefactis saxa cauernis.
Sed quamquam largo flammarum exaestuet intus
turbine, et assidue subnascens profluat ignis,
summo cana jugo cohibet, mirabile dictu,
uicinam flammis glaciem, aeternoque rigore
ardentes horrent scopuli ; stat uertice celsi
collis hiems, calidamque niuem tegit atra fauilla.

rocs et les voix des flots qui se brisent contre la côte [32] » ; Silius, qui se souvient manifestement des vers virgiliens, attribue gémissements de la mer et choc des rochers au volcan lui-même : « quant à l'Etna, il éructe les gémissements de son feu intérieur et ses rochers en tremblent ; il imite en grondant la colère marine [33] » (*Punica* XIV, 58-59).

Dernier texte de notre confrontation, la description de l'Etna par Claudien au livre I du *De raptu Proserpinae* (153-178), assurément la plus longue puisqu'elle compte 26 vers, et la plus détaillée de toutes les descriptions envisagées dans notre comparaison, réussit ce tour de force de combiner à la fois ses devanciers latins, Virgile et Silius, Lucrèce, peut-être Ovide, et sans doute aussi les sources grecques, Pindare et Eschyle, puisque ne manquent au développement ni la référence mythologique à Encelade empruntée à Virgile, ni les éléments descriptifs qui se trouvent déjà chez Virgile et Silius, ni l'explication scientifique esquissée auparavant uniquement par Lucrèce et Ovide, mais Claudien propose une composition à la fois originale et équilibrée ; sept vers (153-159) sont consacrés à la mythologie, onze (160-170) à la description, huit (171-178) à la tentative d'explication scientifique : « en son milieu s'étend l'Etna aux roches calcinées. L'Etna qui jamais ne taira le triomphe sur les Géants, sépulcre brûlé d'Encelade, qui, enchaîné, le dos meurtri, exhale de sa plaie brûlante un soufre inépuisable ; et chaque fois que sa nuque rebelle repousse ce fardeau sur son flanc gauche ou droit, l'île à sa base est alors arrachée, les villes, ébranlées, chancellent avec leurs remparts ; les sommets de l'Etna, l'œil seul peut les connaître : on ne peut aller les toucher. Tout le reste est couvert de frondaisons : mais nul paysan ne foule sa cime. Tantôt il pousse les nuages qu'il fait naître, souille le jour en le chargeant d'une nuée de poix ; tantôt il harcèle les astres de terribles poussées, et nourrit l'incendie à son propre dommage. Mais bien qu'il bouillonne et déborde d'un excès de chaleur, il sait garder sa foi à la neige tout comme aux cendres : la glace se durcit, à l'abri d'une telle ardeur, défendue par un gel secret ; d'une fumée loyale, la flamme lèche, inoffensive, les frimas qui la touchent. Quelles balistes font tournoyer ces blocs ? Quelle force amoncelle ces cavernes de rocs ? De quelle source court le feu de Vulcain ? Soit que le vent furieux, élancé çà et là contre les verrous clos, heurte sur son passage les fentes des rochers en cherchant son chemin, qu'il réclame la liberté et de ses souffles vagabonds ravage des grottes friables ; soit qu'infiltrée aux flancs de cette montagne de soufre, la mer, sous la pression, s'embrase et projette ses masses [34] ».

32. *Aen.* III, 555-556 :
et gemitum ingentem pelagi pulsataque saxa
audimus longe fractasque ad litora uoces.
33. *Punica* XIV, 58-59 :
ast Aetna eructat tremefactis cautibus ignis
inclusi gemitus, pelagique imitata furorem.
34. *De raptu* I, 153-158 :
In medio scopulis se porrigit Aetna perustis,
Aetna Giganteos numquam tacitura triumphos,
Enceladi bustum, qui saucia terga reuinctus

Première originalité de Claudien par rapport à Virgile, dans la composition, puisque c'est bien d'abord à *Aen.* III, 578-582 que renvoient les vers 153-159 du *De raptu* : Claudien commence en effet par où finit Virgile ; aussitôt après le vers liminaire s'introduit le thème de la Gigantomachie dont Encelade est, avec Typhée, l'une des figures les plus représentatives, et c'est sans doute à l'instar de Virgile que Claudien choisit Encelade plutôt que le Typhée ovidien : « l'Etna, sépulcre brûlé d'Encelade qui, enchaîné, le dos meurtri, exhale de sa plaie brûlante un soufre inépuisable [35] » (*De raptu*, 154-156) ; alors que Virgile se contente de se référer à la tradition (*fama est*) et de suggérer — « on dit que le corps d'Encelade, à demi consumé par la foudre, est pressé sous cette masse [36] » (*Aen.* III, 578-579) —, Claudien, beaucoup plus détaillé que son principal modèle, s'inspire peut être directement des souffrances de Typhée dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle pour les appliquer ici à celles d'Encelade : la mention de soufre s'exhalant de la plaie au vers 156 annonce « la montagne de soufre » du vers 177, et assure ainsi, dans une certaine mesure, le lien entre la partie descriptive et la partie scientifique de l'exposé ; de même l'évocation des mouvements du Géant se fait plus appuyée chez Claudien que chez Virgile, et là où Virgile se borne à quatre mots, « chaque fois qu'il retourne son flanc las [37] » (*Aen.* III, 581), Claudien en utilise le triple pour amplifier visiblement sa source : « et chaque fois que sa nuque rebelle repousse ce fardeau sur son flanc gauche ou droit [38] » (*De raptu*, 157-158) ; la remarque vaut aussi pour les effets volcaniques et sismiques : un seul vers suffit à suggérer le phénomène : « toute la Trinacrie tremble, gronde, couvre son ciel de fumée [39] » (*Aen.* III, 582) alors que Claudien montre plus concrètement, en majorant délibérément certains des effets virgiliens, les ravages opérés par le séisme : « l'île à sa base est alors arrachée, les villes ébranlées chancellent avec leurs remparts [40] » (*De raptu*, 158-159).

La description proprement dite de l'activité volcanique s'inspire à la fois de Virgile et de Silius Italicus. À Virgile, Claudien a peut-être emprunté la

spirat inexhaustum flagranti uulnere sulphur
et, quotiens detractat onus ceruice rebelli
in laeuum dextrumque latus, tunc insula fundo
uellitur et dubiae nutant cum moenibus urbes.

35. *De raptu* I, 154-156 :
Aetna Giganteos numquam tacitura triumphos,
Enceladi bustum, qui saucia terga reuinctus
spirat inexhaustum flagranti uulnere sulphur.
36. *Aen.* III, 578-579 :
fama est Enceladi semustum fulmine corpus
urgeri mole hac, ingentemque insuper Aetnam.
37. *Aen.* III, 581 :
fessum quotiens mutet latus.
38. *De raptu* I, 157-158 :
et, quotiens detractat onus ceruice rebelli
in laeuum dextrumque latus...
39. *Aen.* III, 582 :
...intremere omnem
murmure Trinacriam et caelum subtexere fumo.
40. *De raptu* I, 158-159 :
...tunc insula fundo
uellitur et dubiae nutant cum moenibus urbes.

structure binaire (*interdum* répété deux fois en *Aen.* III, 572 et 575, *nunc* répété deux fois en *De raptu*, 163 et 164) — mais la distinction entre le jour et la nuit s'avère plus nettement marquée chez Claudien — et sans doute repris plusieurs éléments descriptifs : *atram... nubem turbine fumantem piceo* (*Aen.* III, 572-573) aboutit chez Claudien à ce raccourci saisissant *picea nube* (*De raptu*, 163-164) ; le volcan léchant les astres (*sidera lambit Aen.* III, 574) devient chez Claudien le volcan harcelant les astres (*astra lacessit*, *De raptu*, 164) ; quant aux grondements de la montagne, ils sont formulés en des termes fort semblables chez les deux poètes : *horrificis ruinis*, *Aen.* III, 571, *motibus terrificis*, *De raptu*, 163-164, malgré une différence notable dans les proportions accordées à ces phénomènes : Claudien, pour une fois épris de concision, concentre en trois vers (163-165) le développement virgilien qui compte six vers (572-577).

À Silius, Claudien emprunte d'abord la distinction nette, qui n'apparaît pas chez Virgile, entre le sommet et les flancs de la montagne : *Aetnaeos apices* (*De raptu*, 160), *cacumen* (*De raptu*, 162), *summo iugo* (*Punica* XIV, 66), *uertice celsi collis* (*Punica* XIV, 68-69), ce qui permet aux deux poètes de décrire de façon assez semblable comment neige et cendre se disputent la cime de l'Etna : cinq vers avec, curieusement, une structure concessive identique dans les deux passages : « mais bien qu'à l'intérieur bouillonne, en un vaste tourbillon de flammes [41] » (*Punica* XIV, 64) ; « mais bien qu'il bouillonne et déborde d'un excès de chaleur [42] » (*De raptu*, 166) ; et l'on observe aussi la quasi-synonymie de deux verbes *exaestuet* (*Punica* XIV, 65) et *exuberet* (*De raptu*, 166) et la façon dont les deux poètes rivalisent ensuite de virtuosité dans l'évocation de cette union contre-nature, l'étrange mariage de la neige et du feu à la cime du volcan ; Silius se montre à la fois concret et concis : « la montagne à son sommet retient côte à côte les flammes et le gel [43] » (*Punica* XIV, 67-68), cependant que Claudien, après avoir remarquablement exprimé, de manière plus abstraite et quelque peu métaphorique, la double nature de l'Etna, à la fois montagne et volcan : « il sait garder sa foi à la neige tout comme aux cendres [44] » (*De raptu*, 167), révèle une puissance suggestive exceptionnelle pour décrire « la fabuleuse alliance du feu léchant la neige sur les pentes », selon l'heureuse formule de P. Laurens [45] : « d'une fumée loyale, la flamme lèche, inoffensive, les frimas qui la touchent [46] » (*De raptu*, 169-170) ; le poète se montre tout aussi inspiré pour évoquer la glace couvrant le feu

41. *Punica* XIV, 64 :
sed quamquam largo flammarum exaestuet intus.
42. *De raptu* I, 166 :
sed, quamuis nimio feruens exuberet aestu.
43. *Punica* XIV, 67-68 :
summo cana iugo cohibet, mirabile dictu,
uicinam flammis glaciem.
44. *De raptu* I, 167 :
scit niuibus seruare fidem pariterque fauillis.
45. P. Laurens, *Poétique et histoire : étude de neuf épigrammes de Claudien*, dans *BAGB*, 1986, p. 344-364.
46. *De raptu* I, 169-170 :
.....fumoque fideli
lambit contiguas innoxia flamma pruinas.

intérieur : « la glace se durcit, à l'abri d'une telle ardeur, défendue par un gel secret [47] » (*De raptu*, 168-169). Comme Silius, Claudien use de l'oxymore : *glacies tanti uaporis* (168), *flamma pruinas* (170), et emploie des adjectifs qui prennent une couleur particulière dans ce contexte d'affrontement entre deux éléments réputés antagonistes : *secura* (168), *defensa* (169), *innoxia* (170), trois termes de sens très proche, tout comme le rapprochement entre *fidem* (167) et *fideli* (170), constituent ainsi la touche originale de Claudien par rapport à Silius.

Si, pour l'aspect descriptif, l'auteur du *Rapt de Proserpine* semble donc puiser son inspiration autant chez Silius que chez Virgile, pour l'exposé scientifique, c'est davantage Lucrèce qu'Ovide qui a retenu son attention ; après un questionnement d'allure lucrétienne : « quelles balistes font tournoyer ces blocs ? quelle force amoncelle ces cavernes de rocs ? de quelle source court le feu de Vulcain ? [48] » (*De raptu*, 171-172), le poète propose une double hypothèse explicative (*siue uentus*, 173, *seu mare*, 177) qui fait appel aux deux éléments invoqués à l'appui de sa démonstration par Lucrèce dans son évocation de l'Etna (*ventus DRN* VI, 685-693, *mare DRN* VI, 694-700) alors qu'Ovide, en *Métamorphoses* XV, 340-355, envisage, rappelons-le, trois explications possibles des phénomènes éruptifs (*siue animal*, 342, *siue leues uenti*, 346, *siue bitumineae uires*, 350). Si le raisonnement développé par Claudien s'inspire donc très vraisemblablement de Lucrèce — auquel il faut peut-être ajouter l'auteur anonyme du poème sur l'Etna, dont la démarche scientifique s'inscrit dans la lignée de Lucrèce : « je vais chanter pour quelle cause s'agite, s'embrase et bouillonne l'Etna, et comment son avidité rassemble en lui des feux sans cesse renaissants [49] » (*Etna*, 92-93) —, l'expression de ce raisonnement s'avère elle aussi lucrétienne : la plupart des substantifs employés par Claudien (*cauernas*, 171, *obicibus*, 173, *meatu*, 174, *flatibus*, 176) se retrouvent dans le *De rerum natura* ; si l'adjectif *multiuagus* (176) n'y figure pas, il ressemble à tant de composés lucrétiens analogues (*uulgiuagus*, *DRN* IV, 1071, V, 932) qu'il acquiert dans ce contexte une couleur lucrétienne ; quant à la fréquence des enjambements dans les vers 173 à 178, est-il besoin de souligner la prégnance du procédé chez l'auteur du *De rerum natura* ?

Avec la remarquable synthèse de toutes les évocations de l'Etna, durant huit siècles de poésie gréco-latine, opérée par Claudien, dont on appréciera comme il convient la parfaite maîtrise de la composition qui réunit dans une subtile progression les trois composantes descriptive, mythologique et scientifique — ce que Claudien est le seul à faire —, nous voici parvenus au

47. *De raptu* I, 168-169 :
durescit glacies tanti secura uaporis,
arcano defensa gelu.
48. *De raptu* I, 171-172 :
quae scopulos tormenta rotant ? quae tanta cauernas
uis glomerat ? quo fonte ruit Vulcanius ignis ?
49. *Etna*, 92-93 :
.....canam quo feruida motu
aestuet Aetna nouosque rapax sibi congerat ignes.

terme de nos confrontations poétiques des évocations de l'Etna ; aux yeux des poètes latins, le volcan sicilien représente, ce qui n'était pas le cas chez les grecs, le *locus horrendus* par excellence, exacte antithèse du *locus amoenus* bien connu ; si celui-ci peut être défini comme un endroit agréable inspirant la sérénité et invitant à la joie et au bonheur, celui-là doit être défini comme un lieu hostile, échappant à l'ordre normal de l'univers pour n'obéir qu'à ses propres lois, suscitant le trouble, ou même l'effroi, voire la répulsion ; chacun des poètes étudiés prend bien soin de frapper, d'une manière ou d'une autre, l'imagination de ses lecteurs.

Avant même de dépeindre l'éruption, Lucrèce nous avertit : « ce n'est pas une catastrophe ordinaire que cette tempête de flammes qui, ravageant en maîtresse les campagnes siciliennes, fit se tourner vers elle les yeux des populations voisines ; et le spectacle des espaces célestes envahis par une fumée sillonnée de flammes emplit alors le cœur de terreur et d'angoisse, à la pensée de la révolution que semblait annoncer ce puissant effort de la nature [50] » (*DRN* VI, 641-646). Les termes forts (*neque mediocri clade*, 641, *flammea tempestas*, 642, *rerum nouarum*, 646) employés par Lucrèce attestent que le poète a parfaitement saisi la puissance de l'éruption, la suprématie absolue du volcan (*dominata*, 642) et cette impression de bouleversement de l'ordre naturel du cosmos (*quid moliretur rerum natura nouarum*, 646).

À l'inverse, ce n'est pas avant, mais après la description de l'Etna que Virgile exprime la sensation d'angoisse qui étreint Enée et ses compagnons dans une atmosphère oppressante au voisinage du volcan : « cette nuit-là, sous les abris des bois, nous endurons de monstrueux prodiges sans voir la cause du fracas : les feux des astres ne se montraient pas ; le ciel n'avait point de clarté là où brillent les étoiles ; mais l'obscurité était chargée de vapeurs et la plus profonde nuit tenait la lune ensevelie dans un nuage [51] » (*Aen.* III, 583-587).

L'auteur anonyme du poème sur l'Etna souligne le caractère inviolable du volcan : « les œuvres de la montagne ont pour gardien le feu qui en refuse l'accès ; la divinité qui veille sur l'Etna ne veut point de contrôle ; c'est de loin qu'il faudra contempler le spectacle [52] » (*Etna*, 193-195) ; il suggère ainsi à sa manière l'*horror* qu'il doit inspirer, et c'est aussi le

50. *DRN* VI, 641-646 :
.....neque enim mediocri clade coorta
flammea tempestas Siculum dominata per agros
finitimis ad se conuertit gentibus ora
fumida cum caeli scintillare omnia templa
cernentes pauida complebant pectora cura
quid moliretur rerum natura nouarum.

51. *Aen.* III, 583-586 :
noctem illam tecti siluis immania monstra
perferimus, nec quae sonitum det causa videmus.
Nam neque erant astrorum ignes nec lucidus aethra
siderea polus, obscuro sed nubila caelo,
et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

52. *Etna*, 193-195 :
.....prohibet flammae custodiaque ignis
illi operi est, arcent aditus diuinaque rerum
cura sine arbitrio est : eadem procul omnia cernes.

caractère inaccessible du volcan qui a frappé Claudien, lequel remarque l'impossibilité pour l'être humain d'atteindre sa cime : « les sommets de l'Etna, l'œil seul peut les connaître, on ne peut aller les toucher. Tout le reste est couvert de frondaisons, mais nul paysan ne foule sa cime [53] » (*De raptu*, 160-162). Mais c'est sans aucun doute Silius Italicus qui suggère le plus explicitement le lien à établir entre l'Etna et le Tartare, le volcan représentant en quelque sorte sur terre ce que le Tartare représente sous terre : en comparant le feu qui sort du volcan à la « noire source du Phlégéthon [54] » (*Punica* XIV, 61), Silius assimile clairement le torrent de lave au torrent infernal, et accentue encore l'aspect maléfique de l'Etna.

Prolongeant ces considérations sur le *locus horrendus* — dont il nous a semblé pertinent d'affirmer l'existence en opposition au *locus amoenus* —, la confrontation des textes permet aussi, à notre avis, d'apprécier à sa juste valeur la fécondité de cette technique littéraire de l'*imitatio/aemulatio* si caractéristique de toute la poésie latine, dont Quintilien reconnaît ainsi l'intérêt : « et de fait il n'est pas douteux que l'art ne consiste en grande partie en l'imitation. En effet, si la première chose a été et reste l'invention, il n'en reste pas moins utile de se modeler sur ce qui a été inventé avec succès [55] » (Quintilien, *Institution oratoire* X, 2).

Le procédé conduit chacun des poètes latins à s'inscrire dans la continuité de ses prédécesseurs, dans une attitude qui permet à chaque auteur, en dépassant les frontières de sa propre époque et les limites de sa propre écriture, de défier le temps et d'instaurer avec son lecteur un dialogue qui transcende les siècles grâce à l'établissement d'un lien de connivence associé au plaisir de la reconnaissance par celui-ci des motifs traités par celui-là, chaque poète empruntant à une ou plusieurs sources antérieures un ou plusieurs éléments qu'il choisit de reprendre, d'amplifier ou de réduire à son gré : « utilisant un fonds d'expressions, qui, différemment agencées, offre une physionomie nouvelle », pour reprendre l'heureuse formulation de Sénèque que nous avons déjà citée au début de notre analyse.

Dans les évocations de l'Etna, c'est la triple perspective mythologique, descriptive, scientifique, dont le dosage ou même l'absence de telle ou telle composante fonde précisément l'originalité de chaque texte poétique, qui illustre parfaitement la richesse et la complexité de ce jeu littéraire nourri d'allusions et d'échos multiples (annonces, reprises, références, tantôt explicites tantôt implicites), seul capable d'assurer, précisément grâce à sa mutation continue, ou plus exactement continuée, la pérennité d'un thème

53. *De raptu* I, 160-161 :
Aetnaeos apices solo cognoscere uisu,
non aditu temptare licet.

54. *Punica* XIV, 61 :
fonte Phlegethontis atro. Silius se souvient peut-être ici des deux vers 550-551 du chant VI de l'*Enéide* :
quae rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegethon, torquetque sonantia saxa.

55. *I.O.* X, 2 :
Neque enim dubitari potest quin artis pars magna contineatur imitatione. Nam ut inuenire primum fuit estque praecipuum, sic ea quae bene inuenta sunt utile sequi.

malgré tout reconnaissable à travers l'enrichissement de ses variations successives.

Ainsi, durant huit siècles de poésie gréco-latine, l'Etna a nourri l'inspiration et provoqué l'émulation de Pindare, Eschyle, Lucrèce, Virgile, Ovide, Silius Italicus, Claudien et, rappelons-le une dernière fois, de beaucoup d'autres dont nous n'avons pas retenu le témoignage à cause de l'excessive brièveté ou de la trop grande banalité de leurs évocations, tous fascinés par l'aspect tout à la fois grandiose, mystérieux et inquiétant, offert par le volcan sicilien à des anciens beaucoup moins sensibles que nous modernes à la beauté du spectacle qu'à sa dangerosité potentielle ; et d'ailleurs si l'Etna est aujourd'hui mieux étudié que dans l'antiquité, il demeure aussi imprévisible que par le passé, continue de déjouer les calculs des scientifiques les mieux informés, et conserve sans doute pour longtemps le mystère de ses origines, demeurant ainsi à jamais, « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change [56] », cette « œuvre extraordinaire de l'industrieuse nature [57] » (*Etna*, 599), pour reprendre à notre compte l'heureuse périphrase forgée pour désigner l'Etna par l'auteur, resté lui aussi à ce jour mystérieux, du poème sur l'Etna.

---

56. Mallarmé, *Le tombeau d'Edgar Poe*, vers 1 (*Hommages et tombeaux*).
57. *Etna*, 599 : *artificis naturae ingens opus*.